

Compte rendu du « Café-philo » du mardi 6 décembre 2022 au Théâtre du Vellein à Villefontaine

Thème : « **Parler permet-il de vaincre ses peurs ?** »

Ce café-philo a eu lieu à l'initiative du Théâtre du Vellein après la représentation de la pièce *La Peur* de François HIEN le 2 décembre.

L'introduction au débat a été faite par Quentin REVOL, professeur de philosophie au Lycée de Morestel, il a co-animer la discussion avec Jean-Pierre MOREAU, président de Philo et Partage.

Support de l'introduction de Quentin REVOL :

Point sur les personnages et l'intrigue

- Le cardinal Millot. Un homme de pouvoir qui incarne l'institution.
- Le père Guérin est un prêtre qui a vécu une aventure homosexuelle réprouvée par l'institution. Un temps déchargé de sa fonction paroissiale à la demande du cardinal Millot, il recueille les confessions des hommes d'église en proie à des double-vies et notamment celle du Père Grésieux, un prêtre pédocriminel. Il décide de livrer son témoignage à la justice pour le faire condamner mais accepte de passer sous silence la complicité du cardinal Millot qui a couvert les agissements de Grésieux. Après quoi, il retrouve une paroisse en récompense de son silence.
- Morgan est une victime du Père Grésieux. Devenu adulte, il s'engage dans la dénonciation de la pédocriminalité dans l'Église. Voyant que Guérin a retrouvé une paroisse, il décide de venir hanter chacune de ses messes dominicales afin de dénoncer haut et fort devant les paroissiens sa complicité dans l'absence de poursuites visant le cardinal Millot.
- La sœur de Guérin qui l'héberge tout le temps où il est déchargé de paroisse. On peut supposer d'après des éléments de son texte qu'elle travaille dans le domaine de la psychiatrie.
- Tawfik, l'amant / le protégé de Guérin qu'il rencontre lors d'un ermitage au Maroc et qu'il fait venir en France. Il travaille un temps pour lui comme jardinier lorsque Guérin avait encore une paroisse. Il le suit chez sa sœur le temps de son discrédit puis vit à nouveau de son argent quand Guérin retrouve une paroisse. Leur relation se détériore progressivement.
- Millot incarne une parole performative au sens où, pour un cardinal, lorsque certaines conditions sont réunies, « parler, c'est faire ». Il peut par exemple faire et défaire la carrière des prêtres. Il a aussi le pouvoir de faire taire, de réduire au silence Grésieux en lui promettant un avenir dans l'Église. Sa parole est une parole qui produit obéissance et secret. Mais sa parole ne se limite pas à être une parole d'autorité, elle sait aussi se faire persuasive en trouvant les arguments fallacieux auxquels Guérin

adhère pour se donner des raisons d'accepter le chantage et rendre sa soumission moins odieuse à sa conscience. Il faudrait ainsi qu'il soit protégé de la justice des hommes pour éviter que l'institution passe aux mains des conservateurs et qu'il puisse mener à bien ses réformes de manière à prévenir les déviances dans l'Église. La fin justifie les moyens ou le cynisme en soutane.

- Le pouvoir du cardinal passe donc non seulement par la force mais aussi par l'extorsion du consentement de Guérin qui finit par se persuader qu'il agit raisonnablement en cédant au chantage. Ici, le pouvoir se transforme en emprise. Le devoir d'obéissance hiérarchique devient l'instrument d'une obéissance plus intime qui touche aux mouvements mêmes de l'âme de Guérin qui finit par se persuader qu'il a bien agi. Face à Morgan qui le presse de questions pour comprendre son silence, ce sont les mots du cardinal que Guérin utilisera dans un premier temps pour justifier son acte. La parole du cardinal est une parole d'asservissement de l'autre. Le cardinal annihile par deux fois Guérin. Une première fois en l'obligeant à dévoiler à demi-mots son orientation sexuelle et en l'identifiant à une identité honteuse aux yeux de l'institution avec pour conséquence le dessaisissement de sa paroisse et une deuxième fois en lui redonnant sa paroisse mais cette fois en s'assurant de son silence et par conséquent de son renoncement à défendre une cause qui lui paraissait pourtant juste. Il s'agit d'une parole qui sème la peur pour obtenir le silence.

- Protéger l'institution suppose de répandre l'effroi en son sein en empêchant toute interpellation de ses dirigeants. Il s'agit de faire peur pour ne pas avoir à répondre de l'autre. La déroute de l'autorité est totale : elle préfère se dessaisir de toute exigence éthique plutôt que de remettre en question une institution de facto sclérosée et devenue irresponsable.

Le père **Guérin** est un être perclus de doutes et de peurs. De ce point de vue, c'est l'être le plus fragile de la pièce, le plus humain, avec qui l'identification est peut-être la plus aisée. La pièce peut être lue comme le récit de la recherche de soi du père Guérin. Comment parvenir à retrouver sa voix/voie mais aussi sa foi dans une institution rigide qui marginalise les lanceurs d'alerte tout en cédant à l'omerta ? Comment se retrouver soi-même quand la hiérarchie vous assigne une place que l'on ne peut quitter qu'au prix du stigmate ? La parole de Guérin se fait ainsi l'écho d'une pluralité d'exigences contradictoires qui la rendent d'autant plus vivante et théâtrale.

- Avait-il raison de prétendre pouvoir révéler les culpabilités en chaîne dans l'Église dictant la loi du silence face aux crimes de quelques uns ? N'a-t-il pas ainsi sombré dans l'orgueil en prétendant livrer l'Église à la justice des hommes ?

- Est-il seulement capable d'aimer, d'être aimé ? Guérin ne sait pas, ne sait plus. Il est à ce point en proie au doute qu'il en vient à douter de ses propres sentiments comme de ceux des autres. Ainsi de cette question lancinante qu'il adresse à un Tawfik qui répugne désormais à y répondre : m'as-tu un jour vraiment aimé ? Guérin est l'homme d'une parole à la fois profuse mais impuissante.

- Face à Morgan, une victime, qui lui demande des comptes, qui le somme à agir devant la justice pour que le cardinal soit sanctionné, Guérin parle pour se trouver des excuses au risque de tenter de justifier sa propre lâcheté. Comme le met bien en évidence la sœur à la fin de la pièce, le théâtre intérieur de la conscience coupable fonctionne alors à la manière d'une scène dilatoire qui relativise les nécessités de l'action. Le sentiment de culpabilité dans lequel se complait Guérin agit ainsi sur lui à la manière d'un doux supplice qui l'empêche d'avoir à faire face à ses responsabilités. La conscience du péché, les ratiocinations du monologue intérieur de la conscience sont ici paradoxalement à la source d'une lâcheté coupable.

- Agit-il comme il faut avec Tawfik ? A-t-il raison de poursuivre cette relation asymétrique où la compagnie de l'autre ne semble pas tout à fait déliée de considérations financières en dépit même de ce que les personnages se disent ? Pourquoi prend-t-il plaisir à recevoir à sa table tous les dimanches midis Morgan qui l'oblige pourtant à devoir affronter sa propre culpabilité ?

- A-t-il encore la foi ? Alors que Morgan lui demande de clarifier le mystère de la foi sur la question épineuse de la possibilité du salut universel, Guérin ne peut s'empêcher de parler, d'intellectualiser, de « théologiser » avec son idée saugrenue, dérisoire en dépit même de sa cohérence d'une épiphanie du Christ au seuil de la mort. Nous touchons là en réalité à l'ineffable, à ce qui donne chair à la foi tout en désarmant dans le même temps l'intellect. Le fait de chercher à rationaliser semble ici peine perdue. La mystique sombre alors dans le conte pour enfants. Mais cette scène très réussie du dialogue entre Morgan et Guérin illustre bien le rapport de Guérin à sa propre parole avant le dénouement final : la

parole est pour lui un moyen de se défendre contre la peur et ici, en l'occurrence, la peur de ne plus être en mesure d'accomplir le saut par delà l'entendement qui est pourtant nécessaire au croyant.

Peur d'être complice d'un crime de masse par son silence, peur des représailles de sa hiérarchie, peur de ne plus être aimé, peur de perdre la foi, peur d'assumer son orientation sexuelle, Guérin est un être empêché. Les discussions avec sa sœur et Morgan agissent à la manière d'un révélateur qui va rendre possible la résolution de cette crise par Guérin lui-même à la manière d'une séance énergique de psychanalyse sauvage. De quoi Guérin a-t-il peur au fond si ce n'est d'avoir à assumer son propre désir d'être prêtre et en même temps homosexuel ? D'être un homme de foi intégré à l'Église tout en ne consentant pas par son silence à se rendre complice des crimes dont il a connaissance ? C'est parce qu'il tient son désir pour impossible qu'il ne peut éclore à lui-même. Le curieux stratagème que Guérin invente à la fin de la pièce contre le cardinal Millot lorsqu'il demande à ce dernier de le confesser - confession qui se retourne en réalité contre son confesseur - pour pousser Millot spontanément aux aveux incarne cette résolution où l'impensable devient possible. Millot, devenu à son tour l'objet d'un chantage, est contraint d'avouer lui-même sa complicité à la justice, ce qui n'obligera pas Guérin à trahir le secret de la confession. Il peut ainsi rester homme d'Église tout en aidant la justice à la manifestation de la vérité.

A quelles conditions la parole permet-elle par conséquent de vaincre ses peurs ? Le théâtre met merveilleusement en avant l'importance du dialogue, de l'interpellation par l'autre.

- Morgan est un jeune gay qui vit son orientation sexuelle de façon heureuse et vient jeter le discrédit sur les conséquences glauques du refoulement du désir homosexuel dans l'Église. Il permet de révéler Guérin à lui-même en le conduisant à expliciter les motivations qui l'ont conduit à accepter les conditions du chantage : ce qu'il recherchait en l'acceptant n'était pas tant une nouvelle paroisse qu'à reconquérir une situation dans laquelle il pourrait nourrir l'espoir de pourvoir héberger Tawfik. Son acte n'est pas tant le signe d'un tempérament carriériste que le symptôme d'un désir d'amour contrarié qui ne parvient pas à se dire clairement à cause de la honte qui pèse sur ce désir. Morgan incarne une figure cynique au sens antique du terme : il dit les choses crument telles qu'elles sont indépendamment de toute considération vis-à-vis des autorités en place. Il a le courage de dire la vérité dans un monde qui cherche à l'étouffer et à regarder ailleurs pour ne pas avoir à faire son examen de conscience.

- Les discours de sa sœur permettent aussi à Guérin de se confronter à ses propres contradictions et de cheminer vers une existence plus accomplie. Il en va ainsi du rapport à leur mère. La sœur reproche en effet à Guérin de ne jamais lui rendre visite, déléguant alors cette responsabilité à elle seule. Comme si le fait d'embrasser la carrière de prêtre valait absolution pour toutes les petites lâchetés de la vie quotidienne et l'accomplissement des devoirs ordinaires que se doivent les humains. La sœur, seule personnage féminin dans un monde d'hommes, incarne l'irruption du réel dans les tourments intérieurs de Guérin. Elle objecte la lâcheté réelle de son comportement là où la conscience de Guérin tend à se trouver des excuses de manière à la relativiser toujours plus. Face à l'entre-soi masculin de l'Église où l'on excuse d'autant plus facilement les fautes d'un tout petit nombre que l'on partage les mêmes vicissitudes honteuses de la chair, la sœur se fait la partisane d'une morale sociale ancrée dans la surveillance réciproque des seuls comportements extérieurs, laissant à chacun la liberté de fantasmer ses pulsions dans son fort intérieur sans qu'il soit nécessaire de s'en sentir coupable pour autant.

La pièce met donc à sa manière en lumière les conditions nécessaires à une « libération » de la parole. Celle-ci ne peut advenir dans les huis clos des rapports de force institutionnels ni dans ceux du soliloque intérieur. C'est bien par et dans le dialogue, fruit d'un désir de compréhension mutuel, que la parole peut devenir libératrice en suscitant prise de conscience et réflexivité. L'indicible, qui n'est pas l'ineffable, possède ainsi cet avantage sur le second terme de ne pas être absolu mais relatif. Il y a des choses que l'on ne peut pas dire non pas tant parce qu'elles échapperaient par leur nature même aux conditions de la représentation tels les mystères de la foi pour le croyant, mais parce qu'elles ne peuvent être dites en l'état à celui ou à celle à qui ma parole est adressée. Ainsi, Guérin ne peut pas dire à Tawfik qu'il aimerait vivre à ses côtés car ce serait là lui promettre une relation impossible du fait de son vœu de célibat et de la réprobation de l'homosexualité dans l'Église. Mais l'irruption de Morgan dans la vie de Guérin va lui donner l'occasion d'un vis-à-vis à qui confier cet indicible pour ensuite se révéler à lui-même comme un être de désir qui a le droit de persister dans ses désirs sans pour autant

sombrier dans la honte de soi et la castration symbolique de l'institution. C'est là ce qui donnera vraisemblablement à Guérin le courage d'affronter une institution défaillante pour la sommer à son tour de rendre des comptes. Ainsi, la pièce déploie un espace de dialogue - certes purement théâtral - où l'affranchissement vis-à-vis de ses propres peurs devient possible à la faveur d'une écoute exigeante et intègre faite de réciprocité à travers laquelle Morgan comme Guérin satisfont tous deux à leur quête de sens.

Synthèse des différentes interventions de la soirée (réalisée par Jean-Pierre Moreau à partir de ses notes et celles de Sylviane)

Les principaux personnages de la pièce « La peur » sont écrasés par des conflits intérieurs issus de contradictions entre leurs convictions et leurs comportements : vœu de chasteté mais pratique de relations sexuelles, vocation au bien mais actes pédophiles et chantage, volonté de dénoncer son supérieur mais respect dû à la hiérarchie... Les principes et les règles de l'Église catholique sont bafouées mais, certains sont conscients de leurs fautes, souffrent de l'atteinte à leur moralité et voudraient s'expliquer pour trouver, si ce n'est le pardon, du moins une certaine sérénité.

Apparemment, la confession ne suffira pas pour obtenir l'absolution ; le doute est installé et vrille les esprits, fait trembler la foi. Les peurs de la hiérarchie, de l'autorité, celle du regard des autres, celle de perdre un amour, d'être puni, sont renforcées, dans le spectacle par le contexte religieux dont les dogmes sont très forts, mais le débat va rapidement considérer que les questionnements et la situation peuvent se trouver d'une manière similaire dans la société civile, dans une entreprise, dans un groupe, en famille, et même dans un couple.

La soumission à un chef fera, par exemple, qu'on n'osera pas le dénoncer pour ses harcèlements ou ses exactions. Combien de femmes battues ne portent pas plainte ? La peur de représailles ou que les choses empirent fait souvent qu'on garde le silence : il y a peut-être plus à perdre qu'à gagner. Qu'on en soit la victime ou le témoin, que faire, comment et à qui en parler ? Et si nous sommes l'auteur des faits et que nous le regrettons ?

Nos peurs sont souvent générées par nos craintes de perdre ou de manquer de quelque chose : perdre son travail, son logement, manquer d'argent, perdre la personne qu'on aime, manquer d'amour, perdre la santé... La mort : c'est perdre la vie.

Comprendre ce qui nous fait peur peut aider à la surmonter ; les croyances peuvent être évacuées par les connaissances, notamment dans certaines phobies (Voir Épicure et son tétrapharmakon). Mais pour cela, il faut pouvoir en parler avec des personnes compétentes et suffisamment ouvertes pour écouter vos difficultés sans jugement, avec bienveillance. Dans l'échange, dans la relation avec autrui, il est à la fois nécessaire de trouver les mots, le ton et la forme pour que l'interlocuteur accepte et comprenne. La confiance et l'empathie réciproques sont indispensables. Mais parfois, on ne trouve pas les mots tellement la douleur est forte : c'est indicible, on ne peut pas dire. Par exemple, les soldats qui reviennent d'une guerre et ont vu, vécu ou fait des choses innommables, n'en parlent pas parce qu'ils n'ont pas les mots pour le dire et aussi parce qu'ils craignent de ne pas être crus, tellement ce qu'ils ont à dire pour se soulager est incroyable. Car pour être entendu, il faut qu'il y ait de la vérité dans la parole, de la sincérité. Il peut y avoir de la retenue, de la pudeur pour préserver une partie de son intimité, mais le mensonge ou le déni blesseraient l'interlocuteur et rompraient la communication souhaitée.

Antiphon d'Athènes était-il le premier psychanalyste, lui qui pratiquait, 500 ans avant notre ère, la thérapeutique par les mots ? Il savait que parler peut soulager et nous aider à vaincre nos peurs. Mais, on peut aussi faire le choix de les affronter seul, ou de les accueillir sans crainte des conséquences, suivre son instinct, écouter son corps. La peur peut être salutaire, elle nous permet d'éviter un danger, de prendre un risque que nous ne sommes pas en mesure de surmonter. Comme souvent, c'est une question de personnalité et de dosage, d'équilibre entre l'acceptation et ce qui n'est pas supportable.

Après les gestes, parler est la forme première de communication pour l'espèce humaine. Comme nous sommes condamnés à vivre en société (petite ou grande), nous n'avons pas d'autre choix que de communiquer, d'échanger, de partager nos idées, nos propositions, nos sentiments. Pour me sentir sujet, j'ai absolument besoin du regard des autres, d'une reconnaissance en temps qu'individu, d'un effet miroir. Or, notre époque semble privilégier l'information à la communication entre les personnes, préférer les injonctions administratives, politiques ou commerciales à de vrais échanges, au dialogue, à la délibération. Les moyens modernes de communication, selon Gunther Anders, nous uniformisent et nous isolent, ce qui est pour lui une cause de l'obsolescence de l'homme. La télévision, Internet, les réseaux sociaux, nous assaillent d'informations multiples qui nous poussent effectivement à tous faire pareil, à penser pareil, à se soumettre aux mêmes modes de vie et à perdre son unicité. La richesse de l'humanité est que nous sommes tous semblables et tous différents et que c'est par l'échange et le partage que nous progressons. L'isolement devant un écran, comme l'uniformisation de nos pensées ou de nos pratiques ne sont donc pas souhaitables. Pourtant, l'Internet est aussi une source de connaissances et les réseaux sociaux permettent de connaître et prendre conscience de graves problèmes, par exemple, l'accélération du mouvement féministe grâce à « Me too ». Cependant, ils ne pourront jamais remplacer la vraie communication entre les êtres humains, par la parole et l'écoute. De même que la démocratie ne pourra se passer longtemps des échanges et débats entre les citoyens.

Annexe : Contribution d'Annie LEBRAT :

« ...Ce 6 décembre, encore un sujet passionnant « Parler permet-il de vaincre nos peurs ? » J'aurais tellement eu à dire ! :

Tout d'abord, **Parler c'est ne pas mourir** ; les mots soignent les maux (donc la peur) ...

Il y a tellement de peur : du conflit, de l'échec, de la solitude ...

Ensuite, je dirais, puisque je l'ai vécu/subi : **Ne pas parler maintient les peurs !**

Enfant, mon père incestueux m'obligeait à me taire (se taire = on s'enterre) et mon cerveau-protecteur me mettait dans "un trou noir".

Si j'avais parlé, bien sûr que j'aurais vaincu mes peurs : peur des menaces, peur de ce qu'il arriverait, peur de faire du mal à ma mère, de la choquer, qu'elle ne me croit pas ... bref, peur de la réalité.

Il faut donc POUVOIR parler ! C'est un cercle vicieux : il faut parler pour vaincre ses peurs mais aussi, vaincre ses peurs pour parler !

Je pourrais parler de mon fils Christophe qui me manque tellement depuis le 26/01/15 jour de son suicide ! POURQUOI N'A-T-IL PAS PARLE ?

A cause de ses peurs ! Il en avait tellement et le comble c'est qu'il a affronté la pire de toute : la peur de mourir ! ... »
